



Frédérique
Daval

Adja

Frédérique DAVAL

Adja

© Frédérique DAVAL, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4527-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIERE PARTIE

Elle se sent happée en dehors de son corps et elle flotte au-dessus de lui. Des voix lui parviennent, étouffées, dans un lointain brouillard, comme assourdies. Elle est étrangement bien, détachée de tout. *Je n'ai plus rien à faire en ce monde.* Ce qu'il y a en dessous d'elle n'est qu'un vêtement dont elle se dépouille, une écorce abandonnée. Elle perçoit un doux frémissement, presque moiré. Tout lui parvient étrangement sans avoir besoin de ses sens. La vue et l'ouïe se mêlent. C'est l'eau ondulante de la rivière qui murmure ainsi non loin d'elle. Elle vient de s'y jeter comme on se précipite dans un monde réconfortant et chaud, un monde de l'oubli. Celui du Léthé ou du Styx ? Le Styx fait peur. C'est le Léthé qu'elle a voulu atteindre en se laissant tomber de ce pont. La chute lui a paru d'une durée interminable comme si elle s'étirait à l'infini. Pourtant, sauter de ce pont de bois n'a dû durer qu'une seconde. L'eau froide et glacée a pénétré dans sa chair comme des coups de couteau. Elle se souvient qu'elle a voulu que tout cela se termine très vite. *Tout cela ?* Oui, il y a une autre souffrance qu'elle ressent vaguement dans l'oubli...Mais laquelle ? Cette souffrance tellement insupportable qu'elle l'a conduite là où elle est, là où le temps est aboli. Bien plus aiguë que l'eau glacée de l'hiver. En bas, c'est le brouillard, la souffrance si puissante qu'elle en est inacceptable et là haut... Tout comme la brillance chatoyante de l'eau qui l'a attirée, s'ouvre devant elle un halo de lumières indicibles, incandescentes. Si elle le veut, elle peut s'y engouffrer... Elle est libre. Un amour encore plus doux que le miel l'appelle qui n'est que lumière. Un amour tel qu'elle n'en a encore jamais ressenti qui la berce et l'apaise, qui est au-delà de l'humain. Elle délaisse les voix qui se penchent sur son corps, essayant de la ranimer. *Ne me ramenez pas à la vie !* Ce n'est qu'un abîme de souffrance alors que dans cette colonne éblouissante, elle comprend subitement que l'amour est fort comme la mort et qu'elle n'a plus rien à craindre... Là est la vie et la mort n'existe pas. Elle s'élève vers cette colonne aux prismes éclatés de l'arc en ciel. *Je veux oublier...* Elle sent une voix dans sa tête mais ne l'entend pas : *Tu as le choix. Seulement si tu le veux...* L'a-t-elle voulu ? Qu'a-t-elle voulu ?

Sa main s'ouvre. À dire vrai, elle n'a plus conscience de son *Moi*. Qui est-

elle ? Elle se souvient qu' elle était si bien, *là-bas* ! Est-elle revenue ? Qui est revenu ? Ce « moi » qui lui semble très étranger regarde autour de lui. Elle commence à sentir ce qui semble être son corps mais qu'il est lourd ! Elle a du mal à bouger. Il va falloir se le réapproprier. Elle aurait tellement voulu rester dans cet univers enveloppée de douceur et d'amour infinis, tels qu'il n'en existe pas sur terre. Il était bien loin de l'idée du paradis que l'on s'était fait. Elle sent un creux dans son ventre comme si quelque chose venait de mourir dont elle a déjà la profonde nostalgie. Elle sait qu'elle ne s'en remettra jamais et elle a déjà hâte de retrouver ces sensations perdues qui explosaient en elle comme un feu d'artifice apportant sa plénitude. À la fois brûlure et apaisement du sang. Calme intérieur comme ces grands lacs de montagne aux couleurs émeraude bordés de neige éternelle. *Je voudrais tant retourner là-bas !*

Mais des douleurs brusques, un peu partout dans son corps et autour de sa gorge la galvanisent tout d'un coup et la réveillent brutalement. Elle veut bouger la main pour tâtonner sous le drap vers ces sensations qui lui rappellent la douloureuse impression de son existence et de son appartenance au *réel*, en tout cas, au monde corporel. Une voix de femme, sèche et dure l'arrête :

— Ne bougez pas !

Entrouvrant alors les yeux qu'elle avait gardés fermés jusque-là comme pour mieux refuser cette nouvelle naissance au monde, elle entrevoit confusément une silhouette blanche. Derrière, tout est blanc aussi, ce blanc cru et fade accentué par les lumières du plafond que l'on trouve dans les hôpitaux. La voix féminine et autoritaire continue à parler mais se veut rassurante . Elle explique :

— Un policier vous a repêchée alors que vous vous êtes jetée dans la rivière. Vous avez perdu connaissance un bon moment mais on a réussi à vous réanimer. Heureusement qu'il était là ! Il ne faut pas que vous bougiez, car vous avez quelques blessures et hématomes mais ce qui est curieux, des marques aussi autour du cou... Elles n'ont pu être provoquées par le choc du haut du pont mais sont toutefois assez récentes pour vous faire mal...Alors ne remuez pas, vous allez défaire vos pansements Je vais chercher le docteur pour lui dire que vous êtes réveillée. On vous a donné des calmants et des somnifères. Vous avez dormi à peu près vingt-quatre heures.

Elle s'apprête à sortir mais se ravise et se retourne.

— Au fait, quel est votre nom ? Aucun papier n'a été retrouvé sur vous...

Son nom ? Elle fait un effort pour secouer les limbes qui l'entourent encore du pays ouateux qui flotte autour d'elle et la maintient dans un état léthargique. *Mon nom ?* pense-t-elle péniblement. Elle ne voit alors qu'un trou noir. Elle ne sait pas. Elle secoue la tête.

L'infirmière marque un instant d'étonnement puis sourit :

— C'est fréquent dans ce genre de cas. Vous avez sans doute perdu partiellement la mémoire à cause du traumatisme. Je vais chercher le médecin pour qu'on fasse le point sur votre état.

Celle-ci disparaît soudainement.

Elle fixe posément la pièce qui l'entoure. Il y a un deuxième lit à côté d'elle qu'elle n'avait pas remarqué, pour un autre patient éventuel mais pour l'instant il est vide. Elle essaie de s'accrocher aux objets : l'armature métallique blanche de ce lit, la table de chevet avec une petite lampe et le téléphone, le règlement de l'hôpital et ses horaires accrochés au murs, un fauteuil de chaque côté des lits pour les visiteurs et une télévision suspendue au mur d'en face. Elle est revenue à la vie, c'est une deuxième naissance mais c'est le vide absolu qui l'habite et l'oubli total de ce monde terrestre. Il ne lui reste que l'impression d'un univers antérieur pour seule réalité. Bien plus puissant et plus vrai que la coque vide de ce qu'elle voit autour d'elle mais dont elle sait que cela n'existe pas vraiment. Moins, en tout cas, que ce qu'elle a *réellement* vécu là-bas et dont il ne lui reste plus qu'une vague impression de bien-être absolu. Pourquoi ? Pourquoi cette deuxième chance dans une vie dont elle a tout oublié, jusqu'à son nom ? Que des visions d'un autre monde... Elle doit rejeter celui qu'elle vient de retrouver contre son gré et referme les yeux. Échos lointains qui viennent mourir doucement comme des vagues sur cette terre...

— Bonjour. Je suis heureux de vous voir réveillée. Je suis le Dr Stanley. Comment vous sentez-vous ?

Un homme, de haute carrure lui semble-t-il, brun avec une épaisse barbe fournie, est penché légèrement sur elle. L'infirmière le suit. Comme elle ne répond pas, il s'assied au bord du lit.

— Je peux ?

Toujours pas de réponse. Ses yeux ne cillent même pas. L'infirmière intervient :

— Elle ne semble pas savoir son nom et on n'a retrouvé aucun papier d'identité sur elle.

— Une disparition a-t-elle été signalée ?

La voix est calme, atone, comme robotisée et cachant toute émotion.

— Pas que je sache. Et elle n'a pas prononcé un mot depuis qu'elle est ici.

— Je vois. Symptôme post-traumatique.

Il plonge ses yeux bruns dans ceux de la patiente comme pour fouiller en elle et reconnaître tout signe d'indice ou de vérité dans la moindre de ses réactions.

— Un policier vous a vu vous jeter du haut d'un pont dans la rivière, pas très haut heureusement et il est intervenu très vite pour vous repêcher. Mais l'eau était gelée. Normal pour ce mois de février. Il a eu froid et vous aussi et vous avez perdu connaissance.

Il marque une pause.

— Vous avez voulu vous suicider en sautant dans cette eau glacée. Pourquoi ?

Le silence, pesant, envahit la pièce. L'inconnue fuit son regard et ses yeux se fixent sur un point invisible, devant elle. Le médecin poursuit, de la même voix froide et métallique :

— Dans l'égoïsme de votre acte, vous auriez pu entraîner la vie d'autres personnes vous savez ? Ce policier notamment.

Aucune réaction.

— Il est jeune.

Une pause.

— Seulement un peu plus âgé que vous. sans doute.

Il se met face à elle pour capter son regard.

— Et vous ? Quel âge avez-vous ?

Seul, le croassement d'un corbeau troue le silence de la chambre. Elle a l'impression de le suivre, ombre noire projetée sur les plaines blanches qu'il survole lentement en quête d'une quelconque nourriture. Elle frissonne. Le docteur a dû percevoir ce frisson si léger soit-il et il semble y voir un signe d'encouragement.

— Mais ce n'est pas tout. Vous avez de nombreux bleus, quelques blessures et des marques autour de votre cou, comme des marques de strangulation. Elles semblent récentes. C'est pour ça que vous vous êtes jetée de ce pont ? Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?

Toujours le même mutisme.

— Bon. Je vois. Vous ne pouvez pas parler ou vous ne voulez pas ?

La jeune femme reste murée dans son silence, sans aucun signe de tête cette fois. Elle ne réagit pas. Il semble en prendre son parti, se détourne d'elle et s'adresse à l'infirmière :

— Un mutisme dû à plusieurs traumatismes physiques. Je pense qu'elle peut physiologiquement parler mais ne veut pas. Elle se réfugie dans un autre monde qui nous échappe pour l'instant. Je ne sais pas combien de temps ça prendra. On n'a aucune indication sur elle. Il faut le déclarer à la police, voir si sa disparition a été signalée, si on peut retrouver sa famille ou quelqu'un qui la connaîtrait. En attendant, on va la garder, lui prodiguer les soins nécessaires et la mettre en observation.

Il se lève. L'examen est clos. La porte se ferme doucement mais elle sait qu'à travers la vitre elle doit être étroitement surveillée, surtout étant suspectée d'avoir voulu se suicider. Elle sent les regards peser sur elle. Elle veut tendre à nouveau la main vers les douleurs qui se répercutent un peu partout dans son corps mais des tuyaux attachés à ses bras l'en empêchent. D'où viennent-elles ? Qu'est-il arrivé à ce corps qu'elle sent tellement étranger à elle ? Pourquoi s'est-elle jetée dans cette rivière en plein hiver ? Le flot de ses questions meurt peu à peu, se calme, sans doute endormi par le produit qui coule dans son sang afin de la tranquilliser et de la faire dormir. *On doit me droguer* pense-t-elle avant de sombrer dans un profond sommeil sans rêve, véritable abîme de ténèbres.

Elle est réveillée par des picotements à la tête. L'infirmière se tient près d'elle et manie doucement un bandage blanc au-dessus de son front.

— J'ai changé vos pansements. Vos plaies sont quand même sérieuses et vont mettre un peu de temps à cicatriser. Il faut vous laisser faire et prendre votre mal en patience. Vous êtes plutôt bien ici. Vous ne vous rappelez pas ce qui vous est arrivé ?

Barricadée dans son silence, elle se sent en sécurité. Instinctivement, comme un animal qui aurait été traqué, elle éprouve un mal-être dès qu'une personne pénètre dans cette pièce dont la blancheur maintient l'illusion cotonneuse de l'autre monde qui s'est offert à elle. Pour la première fois, elle dirige ses yeux vers la fenêtre et comprend ce qu'a voulu dire l'infirmière : au loin se perdent des montagnes figées dans leurs neiges éternelles. Elle a la chance d'apercevoir un paysage majestueux et se sent émue. Mais elle n'a qu'une envie : que l'intruse qui a fait irruption malgré elle, dans son univers, disparaisse. Et elle sait confusément que le seul moyen pour se protéger et pour consommer sa rupture avec l'être humain est de ne pas répondre., D'ailleurs, que dirait-elle ? Elle ne sait rien et ça, ils ne le comprendraient pas. Elle n'a rien à dire dans cette deuxième vie qu'on lui a imposée malgré elle et dont elle ne voulait pas.

L'infirmière poursuit, seule :

— Le docteur Stanley va revenir faire un point avec vous. On a soigné vos blessures pendant que vous dormiez et je sais qu'il a des questions à vous poser là-dessus. Elles lui paraissent étranges.

Elle lui jette un regard quelque peu rancunier lui semble-t-il.

— Peut-être que seule avec lui vous accepterez de parler ? Mais il faut que vous compreniez que tant qu'on ne saura rien de vous et que vous refuserez de nous aider, on ne vous laissera pas partir. Vous êtes sous notre responsabilité. Et je vous préviens : la police aussi va s'en mêler et viendra vous voir un de ces jours.

Enfin, elle la laisse à sa solitude. Elle n'en pouvait plus de son bavardage vide et de sa présence menaçante pour elle. Elle n'a qu'une envie : se fondre dans tout ce blanc qui l'entoure, le blanc glacial mais feutré de la chambre, le blanc du paysage neigeux, dehors, encadré par la fenêtre, qui étend sa beauté silencieuse

et complice jusqu'à l'infini. Elle ignore même le nom des montagnes qu'elle aperçoit. Le Docteur va revenir a dit l'infirmière et peut-être la police. Il faut qu'elle se rappelle... Mais ses efforts pour rassembler sa mémoire restent vains. C'est comme si elle butait contre un mur de ténèbres. En elle, ne demeure que la conscience dérisoire de deux choses et qu'elle ne peut avouer : l'immensité voluptueuse du bien-être qui l'a saisie lorsqu'elle s'est sentie partir et dont elle garde la nostalgie vivante comme les stigmates dans sa chair, et la douleur de son corps, dont elle ne veut plus. Elle comprend que dire les mots pour dévoiler sa pensée la condamnerait : on la prendrait pour une folle. Déjà qu'elle est regardée de travers car son désir de mourir était, apparemment, volontaire... mais même ça, elle ne sait plus.

Des coups brefs frappés à sa porte et le docteur Stanley refait son entrée. Il a un dossier à la main et l'air fortement contrarié. Il s'assoit dans le fauteuil à côté d'elle.

— Bonjour. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Les yeux verts de la jeune femme fuient les siens. Toujours le même silence.

— C'est pas grave. Vous n'êtes pas obligée de répondre. Je viens de toute façon simplement vous informer de votre état. Votre « saut » dans la Sallanche n'a pas eu de conséquences mais par contre, ce sont les bleus antécédents et les marques autour de votre cou qui me préoccupent car vous ne vous les êtes pas faits toute seule, n'est-ce pas ?

Cette fois, le regard brun réussit à capter celui de l'inconnue. Il voit un éclair fugitif de perplexité dans ses yeux qu'elle détourne aussi vite. Peut-être même y a-t-il lu de la peur. Il poursuit en pesant ses mots :

— Vos marques sont récentes. Rassurez-vous, on va vous soigner ici et elles vont cicatriser. Mais nous avons dû le signaler à la police. Un commissaire passera vous interroger.

Il s'arrête et regarde longuement cette jeune femme, presque encore une jeune fille – quel âge peut-elle avoir ? - recueillie dans le fleuve en plein hiver, réfugiée dans un mutisme certainement dû aux traumatismes qu'elle a vécus. Que cache-t-elle ? Quel est son secret ? Le sait-elle elle-même ? Son corps fluet semble révéler qu'elle s'est peu nourrie auparavant. Si lui, le médecin de